This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1
76
pa

B 1,397,794

PROPERTY OF
The University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

CONFÉRENCE OLIVAINT.

(*Séance du 2 mars 1882.*)

LES

PARNASSIENS

PAR H. G.-V.

PARIS,

GAUTHIER-VILLARS, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

55, Quai des Augustins, 55.

1882

PROPERTY OF

The University of Michigan Libraries

1817

ARTES SCIENTIA VERITAS

CONFÉRENCE OLIVAINT.

(*Séance du 2 mars 1882.*)

LES

PARNASSIENS

PAR H. G.-V.

PARIS,
GAUTHIER-VILLARS, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
55, Quai des Augustins, 55.

1882

LES

PARNASSIENS.

Paris. — Imp. Gauthier-Villars, 55, quai des Grands-Augustins.

CONFÉRENCE OLIVAINT.

(*Séance du* 2 *mars* 1882.)

LES PARNASSIENS

PAR H. G.-V.

PARIS
GAUTHIER-VILLARS, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

55, *Quai des Augustins*, 55.

1882

841
G276pa

537996-170

LES PARNASSIENS.

Il y a environ deux cents ans, Messieurs, un homme d'esprit, s'adressant à d'autres hommes d'esprit, — comme nous voici, vous et moi, — se plaignait à eux de façon plaisante du nombre infini des écrivains, *scriptorum infinitus numerus,* qui l'avaient précédé et ne lui avaient laissé, à lui tard venu, rien à étudier, rien à observer, rien à peindre : « Tout est dit, répétait-il avec dépit, et l'on vient trop tard, depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent. » Notre homme, ses plaintes exhalées, quittait Chantilly, — car c'était sous les verts ombrages de Chantilly, au bruit de ces fontaines jaillissantes dont parle Bossuet, que se tenaient ces conversations piquantes ; — prenait congé des princes de Condé, — car c'est chez eux

qu'il vivait en commensal et presque en ami; — se mettait au travail, — car l'homme, ondoyant et divers, s'inflige de continuels démentis; — et écrivait un maître livre, — car son livre s'appelle *les Caractères de ce siècle,* et notre causeur était Jean de la Bruyère. Je vous le demande, Messieurs, quelles plaintes n'eût-il pas fait entendre s'il lui eût fallu, deux cents ans plus tard, à ma place, ici, en 1882, parler littérature à des auditeurs plus versés dans ces délicates matières que le conférencier lui-même? Certes, il aurait lieu de se plaindre plus qu'à Chantilly; et pourtant le Ciel, en sa bonté, lui avait départi la finesse, la grâce, mille qualités solides et charmantes que je ne possède — je l'avoue — qu'à un degré un peu moindre.... Vous en êtes, Messieurs, comme moi, convaincus; vous en serez plus convaincus encore avant une heure; mais ce n'est pas tout, le choix même du sujet ne donnait-il pas à la Bruyère un avantage immense? il peignait l'homme, son caractère, son humeur inconstante, ses passions mobiles comme l'onde. Nous, nous avons à nous occuper de poètes qui éteignent volontairement toute flamme, qui s'interdisent sévèrement tout élan, qui s'entourent le cœur de l'*æs triplex* que ne possédait pas Horace, qui se décernent comme un titre de gloire le nom d'*impassibles,* et semblent, pour tout dire, n'avoir qu'un but, qu'une aspiration, — si tant est qu'on puisse supposer une

aspiration à des gens si impersonnels, — c'est de s'anéantir dans un *nirvanâ* aussi insipide qu'oriental, et, comme les Bouddhâs de jade des fakirs hindostanis, d'attendre l'Éternité en se regardant le nombril.

La Bruyère, un jour de mauvaise humeur, prétendait que le *Mercure français* était immédiatement au-dessous de rien; il est possible que, dans l'ordre des intelligences, il eût placé les Parnassiens immédiatement au-dessous du *Mercure français*.

Nous autres, cependant, nous ne serons pas aussi sévères; certes, nous ferons des réserves sur le mérite de ceux dont nous parcourrons les œuvres, mais nous ne les traiterons pas avec ce mépris... *transcendental,* comme dit le patois à la mode; nous pourrons d'abord raconter la formation du groupe des Parnassiens, dire quelques mots des plus en vue, citer quelques fragments de leurs œuvres, et enfin tirer une conclusion de cette revue rapide, qui, à défaut d'autres mérites, hélas! aura du moins celui de ne pas vous ennuyer trop longtemps, si ma mauvaise étoile veut que je vous ennuie.

Sous le second empire, la poésie se taisait. Alfred de Musset, passé de l'absinthe aux tisanes, était déjà mort comme poète. Lamartine, toujours noyé de dettes et de créanciers, bâclait au jour la journée des

romans, des autobiographies, des articles d'histoire ou de critique littéraire; études hâtives, œuvres séniles, travaux mal digérés, sur lesquels les admirateurs du poète des *Méditations* feront bien de jeter le voile de l'oubli, comme ces enfants de Noé qui couvrirent d'un manteau respectueux le sommeil de leur père. Quant à V. Hugo, retiré à Jersey, il composait à loisir des pièces venimeuses qui embrassaient dans la même haine Pie IX et Napoléon III, les auteurs du coup d'État et les jésuites, mais qui passaient malaisément la frontière. Un beau jour, et comme chacun disait la poésie morte à tout jamais, l'éditeur Lemerre fit paraître un fort volume de vers, puis un deuxième, puis un troisième, sous le nom de *Parnasse contemporain.* Cette publication fit du bruit. Le public s'étonna. Il s'étonna de cette éclosion soudaine de poètes dont il ne soupçonnait pas l'existence; il s'étonna du large mépris dans lequel ces nouveaux venus englobaient ceux de leurs confrères en Apollon qui ne faisaient pas partie de leur petit cénacle; il s'étonna de ce nom ambitieux de *Parnassiens,* qui impliquait chez ceux qui le portaient la prétention de regarder le Parnasse comme leur propriété exclusive, une sorte de chasse gardée, et d'en interdire l'accès aux profanes rejetés dans les ténèbres extérieures; enfin, quand il lut ce livre, il s'étonna bien davantage encore de ce qu'il y trouva.

Toutes les questions que se posèrent alors les lecteurs du *Parnasse contemporain,* nous les résoudrons facilement, grâce au secours d'un petit pamphlet, œuvre d'un faux frère, qui dévoila le secret des mystères du temple et mit le *profanum vulgus* au courant des cérémonies bizarres et puériles que les initiés célébraient dans le sanctuaire de la pure poésie.

Nous lirons quelques passages de ce *Parnassiculet contemporain* (c'est son nom), car il jette un jour singulier sur les habitudes et la manière de composer de ceux dont il retrace les silhouettes.

Pour fronder, en toute sécurité, les travers de ses contemporains, Montesquieu avait imaginé un Persan observateur, à l'œil vif, à l'oreille fine, qui, le soir, envoyait régulièrement à Ispahan le récit détaillé de tout ce qu'il avait vu ou entendu, à Paris, dans la journée. Les auteurs du *Parnassiculet,* trouvant l'idée bonne, s'en sont emparés. Chez eux, le Persan s'est transformé en Chinois, en mandarin de première classe, s'il vous plaît, qui vient pénétrer les arcanes de la poésie française, — comme Hérodote, dit-on, s'initia jadis aux rites égyptiens.

Je dois, avant de vous lire les quelques fragments qui nous sont utiles, vous mettre en garde contre l'idée qui vous viendrait tout naturellement, que

vous n'entendez qu'une œuvre de fantaisie. Ne vous y trompez pas. L'observation, très fine et très caustique, est aussi très réelle; plus d'un trait qui pourra sembler chargé n'est que la copie de la vive nature, et, pour n'en citer qu'un exemple, l'exposé de principes des habitants de l'hôtel du *Dragon bleu* se retrouve tout au long dans la plupart des préfaces parnassiennes.

Mais venons à Si-Tien-Li, c'est le nom du mandarin.

Sur les bords du fleuve Jaune, Si-Tien-Li passe pour un grand poète, et les jeunes filles de Pékin, au visage poudré de poussière orange, comme les étamines d'un lis, rêvent de lui, derrière les treillages de bois doré, en chantant les strophes de son dernier livre : *Vers amoureux qu'il faut lire au clair de la lune, quand les pêchers sont en fleur*. Or, Si-Tien-Li a entendu dire qu'il se trouve à Paris un séminaire de jeunes lettrés, fort épris des vers à la chinoise, et c'est pour les saluer qu'il est venu de Pékin à Paris, qu'il a sali dans la boue les glands et la queue de sa belle dalmatique, et qu'il pousse du doigt une porte d'où s'échappent de douces odeurs, quelques accords voilés et un pâle rayon de lumière.

En voyant ce qu'il y a derrière la porte, Si-Tien-Li croit être en Chine, et cela lui réjouit le cœur. Si-Tien-Li croit être en Chine, au milieu de cette

savante Académie de Hong-Kong, où les mandarins lettrés écoutent des vers en brûlant de l'opium dans leurs petites pipes de cuivre. Imaginez une chambre d'hôtel garni, non point absolument nue comme elles le sont d'ordinaire, mais égayée pour la circonstance de quelques assiettes sur les murs. Trois lanternes en papier découpé pendent au plafond, éclairant à demi la chambre de leurs doux reflets multicolores; une belle carafe de cristal pleine d'eau limpide, et curieusement disposée de façon à recevoir le reflet des lanternes, fait étinceler ses mille facettes comme des grappes de diamants roses et bleus, et, dans un coin, sur un vieux piano, fume une cassolette orientale.

Les Parnassiens sont là, assis par terre, le long des murs et mâchant du haschich.... Ils regardent, sans rien dire, une jeune fille en costume de statue qui fait des poses plastiques, au milieu de la chambre, sur un tapis de pourpre foncé. A chaque nouvelle pose, un petit homme noir qui se démène au piano plaque un accord majestueux, pendant qu'un bel adolescent à longs cheveux dorés et bouclés [1], vêtu de velours sombre, indique à la jeune fille les diverses poses qu'il faut prendre.

« Le cygne, dit-il à voix basse, voyons... là, mon enfant, ne riez pas, faites-nous la pose du

---

[1] M. Catulle Mendès.

cygne... La tête sur ce coussin, la main pendant ainsi, c'est bien... Ganymède, maintenant, la pose de Ganymède... »

Et l'on n'entend que les paroles murmurées par le jeune homme, les accords sourds du piano, et les petits éclats de rire secs et argentins de la jeune fille-statue.

Séduit par ce spectacle surprenant, Si-Tien-Li a ouvert la porte peu à peu, et, sans songer qu'on pourrait le voir, il avance la tête, écarquillant joyeusement ses yeux bridés pleins de finesse. Tout à coup, la jeune fille se retourne pour « faire Ganymède »; elle aperçoit dans l'entre-bâillement de la porte la face étonnée de Si-Tien-Li, et se laisse tomber sur les coussins, riant aux éclats et criant de toutes ses forces : « Polichinelle!... oh!... Polichinelle!... »

Toutes les têtes regardent vers la porte.... Si-Tien-Li prend de la main gauche son bonnet de mandarin orné du bouton de cristal, et, découvrant sa tête rasée, il salue. Le jeune homme aux cheveux d'or s'avance vers lui, gracieusement :

« Fils de la Lune et du Soleil, dit-il, Con-Fu-Tzeu parle par ta bouche en métaphores blanches comme le nénuphar, et harmonieuses comme le chant de l'oiseau Li. Nous t'attendions,... sois bienvenu parmi les Parnassiens!

— Bonsoir, Monsieur », répond poliment Si-Tien-

Li; et, après avoir consulté son dictionnaire de poche, il ajoute : « Comment vous portez-vous? » Quelques Parnassiens se sont levés pour serrer la main au poète chinois, qui s'étonne de voir autour de lui tant d'yeux effarés et de chevelures extraordinaires; d'autres, plus profondément haschichés, restent accroupis et continuent de regarder au plafond la danse des petites flammes dans l'intérieur des lanternes.

« Vénérable mandarin à bouton de cristal, dit le poète aux cheveux d'or, vous nous surprenez ici au milieu d'une de nos séances parnassiennes, en train d'habituer nos yeux au spectacle des belles formes (*il montre la jeune fille*) et des colorations singulières (*il désigne la carafe et les trois lanternes*). Ces exercices hebdomadaires servent à entretenir parmi nous le sentiment du bizarre et l'esprit des doctrines pures. Mandarin, avez-vous un critérium? »

Le mandarin comprend tout de travers et rougit imperceptiblement; le jeune homme aux cheveux d'or continue :

« Il faut avoir un critérium, mandarin; barrer son cœur aux passions humaines, et demeurer, ainsi qu'il convient, le spectateur farouche et froid du drame de la vie; écrire en un style somptueux et compliqué, auquel ne puisse rien entendre le vulgaire, et s'inspirer toujours des temps et des régions

énigmatiques sur lesquels flottent, comme un voile divin, l'Idéal et l'Ombre; voilà le vrai critérium, le seul, le nôtre, celui de l'hôtel du *Dragon bleu!* Car c'est nous qui sommes les Impassibles! Je suis, moi, impassible Indou, et je m'en fais gloire ; ce monsieur, là-bas, est impassible Turc; son voisin de gauche, impassible Scandinave; son voisin de droite, impassible Marocain, et nous serions très heureux si vous vouliez représenter chez nous l'impassibilité chinoise. »

Je ne vous conterai pas par le menu toutes les théories dont le poète aux cheveux d'or abreuve le mandarin Si-Tien-Li, je ne vous lirai pas non plus le poème chinois de ce dernier, cela nous mènerait trop loin; mais je voudrais seulement vous indiquer la conclusion de l'initiateur.

« Ah! mandarin, que vous avez raison, continue le poète en secouant avec frénésie l'or de ses longs cheveux. Mort à la réalité et malheur à celui qui voudra la mettre dans ses vers! Le vers, mandarin, c'est cette coupe de cristal de Bohême, — et il lève un grand calice, long comme une fleur de digitale, et si frêle qu'un souffle d'air pourrait le faire vibrer. — La coupe est sonore tant qu'elle reste vide ; — et, disant cela, le Parnassien promène son doigt doucement sur le bord qui frémit et chante avec des notes d'harmonica. — Remplissez maintenant! versez

dans vos strophes le vin fade de la réalité : la coupe ni les strophes ne tinteront plus. — Et le poète se verse du champagne, et, superbe d'ironie, il frappe de l'ongle contre le cristal qui ne rend, cette fois, qu'un son mat et sourd.

« Comprenez-vous ? » Chinois, dit le poète en montrant le verre où mousse le champagne ambré.

Un éclair d'intelligence brille dans les petits yeux du mandarin, il dodeline doucement la tête, et, prenant le verre placé devant lui, il le vide d'un seul trait.

Nous ne poursuivrons pas cette lecture; la critique devient vite de la charge, et les auteurs se permettent des personnalités dangereuses, parodiant tour à tour Leconte de Lisle, Th. de Banville, et même le grand manitou, Victor Hugo; nous devons nous interdire cette voie facile et périlleuse; mais, dans ces pages légères, nous pouvons pourtant puiser quelques indications curieuses sur les Parnassiens ou, du moins, sur leur manière de composer. Au lieu de s'enfermer, de s'isoler, de travailler à tête reposée ces œuvres saines et viriles qui font oublier l'heure, que l'on compose dans le recueillement silencieux de la nuit, et que l'on n'a pas quittées encore au moment où l'aube vient faire pâlir la lampe studieuse, il leur faut, à eux, il leur faut le cercle bruyant, le public applaudisseur, la louange vaine, l'enthousiasme des

uns, la jalousie des autres; il leur faut l'inspiration factice, les excitants, le haschich,... le reste. Eh bien ! je n'hésite pas à le dire, il est presque impossible, dans ces conditions, de rester toujours respectueux du bon goût, de la vérité, de la probité littéraire. Comme ce ténor qui soulevait son public avec un *ut* dièse, l'artiste, fatalement, musicien, peintre ou poète, voudra forcer l'applaudissement par ses audaces, ne reculera devant aucune bizarrerie, aucune excentricité, aucun *ut* dièse, en un mot substituera toujours ce qui plaît à ce qui est bien et vrai, ce qui brille à ce qui est or. Le compositeur s'ingéniera à plaquer sous sa mélopée continue des dissonances implacables, et joindra à des rentrées de tubas devant lesquelles eût hésité Berlioz, ces immenses accords de septième diminuée dont Wagner nous a enseigné la formule. Le peintre épuisera les tons les plus violents de sa palette effervescente pour brosser un personnage vêtu de rouge, s'enlevant sur une draperie vermillon, rehaussée de touches cramoisies, avec des empâtements grenats, à la Regnault. Et l'écrivain? Soyez tranquilles! il ne restera pas en arrière; il disloquera l'alexandrin harmonieux que Chénier s'était contenté d'assouplir; il mettra son orgueil à chercher des rimes encore inaccouplées; mais, surtout, il se garera comme de la peste d'introduire une idée dans ses vers étincelants. Th. Gautier

l'a dit avec son aplomb vainqueur : les idées, c'est bon pour les gens qui n'ont pas de style. Le but à atteindre, c'est la création de quelque rythme nouveau, de quelque forme nouvelle,

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde;

et ils vous en donneront, du nouveau, et du recherché, et du bizarre, et du grotesque.

On applaudit les poèmes scandinaves de M. Leconte de Lisle; aussitôt M. Catulle Mendès, mordu au cœur par la jalousie, psalmodie des strophes indoues; son indulgent beau-père ne put s'empêcher de blâmer discrètement (*Tableau de la poésie française au* XIXe *siècle*) ce poète qui s'habille en bramine, explique les mystères du lotus, fait dialoguer Yami et Yama, célèbre l'enfant Krichna, chante Kamadéva, enchâsse dans ses vers ces vastes noms indiens qui ressemblent aux joyaux énormes dont sont ornés les caparaçons d'éléphants, traduit les Védas, les Ramayanas et tout ce que le sous-préfet du *Monde où l'on s'ennuie* appelait « un vague auvergnat ».

Pour dépasser Théodore de Banville, qui appelle Jupiter Ζεύς et Neptune Ποσειδῶν, M. L. Ménard mettra plus de grec que de français dans ses vers inouïs, parlera des agonothètes qui font déserter l'agora pour les Pythiques, cependant que la sal-

pinx retentit, et que la syrinx résonne sous le plectron ; si bien qu'il ne sera plus lisible que pour les bacheliers ès lettres qui, après de fortes études, auront conservé leurs dictionnaires d'Alexandre ou de Chassang.

Dans cette course au clocher vers l'imprévu, il n'est pas rare de voir Pégase cinglé précipiter un audacieux qui tombe dans l'absurde. Et, en tous cas, un résultat est obtenu que l'on n'attendait guère : ce qui ressort de la lecture de tous ces novateurs, c'est l'ennui, l'incurable ennui. Avoir tant travaillé, avoir compulsé les palimpsestes égyptiens et les légendes runiques pour arriver à donner au public *the boon of sleep!*... Et cependant rien n'est plus vrai, et, si vous en doutiez, je me chargerais d'endormir le plus éveillé d'entre vous en lui lisant cinq ou six pages des œuvres complètes de divers Parnassiens, auprès desquelles les discours d'un député ministériel paraîtraient de petits chefs-d'œuvre d'humour et d'intérêt.

Le public, d'ailleurs, montra toujours peu d'empressement à goûter ces élucubrations savantes, et les différents journaux qui s'étaient donné la tâche de faire admirer les œuvres des Parnassiens moururent à la peine ; l'un de ceux qui résistèrent le plus longtemps fut l'*Artiste*, grâce au mode d'apparition intermittente qu'il avait adopté : quand l'abonné récalcitrant

se raréfiait d'une façon trop douloureuse, l'*Artiste* cessait sa publication ; puis, un beau jour, l'*Artiste*, ayant fait peau neuve, recommençait à se montrer dans les kiosques pour s'en aller bientôt où va toute chose,

Où va la feuille de rose
Et la feuille de papier.

Sans pitié pour ce journal dans lequel paraissaient leurs poésies, et auquel nous pourrons faire quelques emprunts, les Parnassiens furent les premiers à initier le public à ces mésaventures, qui faisaient la joie des ateliers de peintres et des bureaux de rédaction. L'*Artiste* devint le prétexte d'une innombrable quantité de fantaisies satiriques, de charges et de scies. La plus célèbre de toutes a été imaginée par Alphonse Daudet ; c'est la prosopopée du fils de bourreau devenu rédacteur de l'*Artiste*. La voici :

Fils de bourreau, bourreau moi-même,
Je me suis vu réduit, hélas!
A quitter un état que j'aime,
Car les affaires n'allaient pas;
Et, chose terriblement triste,
Plaignez mon sort infortuné,
Je fais des articl's dans l'Artiste,
Moi qu'en ai tant guillotiné.

Tant d'artistes, bien entendu. — Comme les intermittences de l'*Artiste* devenaient par trop fréquentes,

il avait fallu trouver un autre lieu de réunion; on choisit les salons de Mlle Ozy. Cette demoiselle avait pris l'habitude de recevoir chez elle les Parnassiens qui venaient réciter là, qui leur sonnet, qui leur ballade, comme aujourd'hui, — chez Mme Edmond Adam, — M. Deroulède vient lire sa *Moabite*, M. de Bornier son *Apôtre*, ou M. Jean Aicard son *Othello*. Les Parnassiens n'ont jamais eu la prétention de mériter le prix Montyon. M. Gautier prévenait ses lecteurs au début de ses poèmes :

Et d'abord j'avertis les mères de famille,
Ce que j'écris n'est pas pour les petites filles
Dont on coupe le pain en tartines;...

Effectivement, les salons de Mlle Ozy entendaient parfois des vers qui ne figureront jamais dans les anthologies des jeunes personnes, — à moins que, dans l'avenir, les nouveaux lycées de filles... ; — mais

Je ne sais pas prévoir les malheurs de si loin.

C'est ce qui faisait dire à Th. de Banville, dans un quatrain concis, expressif, richement rimé, et qui fit fortune :

Les demoiselles, chez Ozy
Menées,
Ne doivent plus songer aux hy-
Ménées.

Puisque je suis sur ce sujet, je dois vous indiquer aussi le portrait que Roger de Beauvoir fit de Mlle Ozy ; il la représenta vêtue en Bacchante, dansant, un thyrse à la main, et tenant des grappes de raisin, des guirlandes de lierre..., puis il intitula son dessin : *Ozy noçant les mains pleines*.

Toutes les pièces insérées dans l'*Artiste*, récitées aux soirées de Mlle Ozy ou aux fameux dîners littéraires de Philoxène Boyer, servirent à composer le Parnasse contemporain qui, naturellement, ne renferme que les plus réussies; nous-même, nous ferons un choix entre ces pièces choisies, et nous ne laisserons pas de rencontrer dans cette sélection bien des fautes de goût, bien des imperfections, ce qui nous permettra de conclure, avec le *Parnassiculet*, que cette trentaine de poètes de tous poils faisaient un bruit disproportionné avec leur mérite, s'en faisaient accroire en présentant leurs œuvres au public comme l'expression de la poésie contemporaine, et, pour tout dire, n'accouchaient que d'une bien petite souris, après avoir poussé des cris de montagne en mal d'enfant.

M. Théodore de Banville pourrait prendre pour devise ces vers d'un poète contemporain :

Je fais, avec le vers devenu mon hochet,
Ce que Paganini faisait de son archet.

Dans le *Traité de poésie française* qu'il a publié, nous trouvons, au chapitre *la Rime*, les étranges affirmations que voici : « La rime est l'unique harmonie du vers, et elle est tout le vers ; » et encore : « On n'entend dans le vers que le mot qui est à la rime. » Boileau, dans un éloge bien senti qu'il fit de lui-même pour graver au-dessous de son propre portrait, Boileau se peignait docte, enjoué, sublime,

Au joug de la raison asservissant la rime.

Mais nous avons changé tout cela, et M. de Banville, qui ne se gêne pas pour traiter Boileau de tête à perruque, écrit cet axiome stupéfiant : « Il est impossible de manquer à la raison en rimant bien. » Le simple exposé de cette doctrine paradoxale qui, prise à la lettre, établirait la royauté des bouts-rimés, nous explique les qualités et les défauts de M. de Banville. Exclusivement préoccupé de poursuivre des rimes fortunées et des assonances inentendues, plein de mépris pour la pensée, le fond, cet amoureux exclusif de la forme a trop souvent soufflé des bulles de savon irisées, faites de rien et qui pourtant étincellent; quand il consent à laisser là ses théories, ce ciseleur de vers sait rendre dans ses rythmes industrieux des copies, et, comme le disait Sainte-Beuve, des moulages de l'art grec; parfois, son vers lyrique s'envole, le souffle de la passion traverse ses odes

brillantes, mais ces instants sont courts; trop souvent l'habileté merveilleuse de la métrique et la délicatesse exquise du rythme servent à masquer l'absence de sentiment et la stérilité de la pensée. Disons, du moins, à la louange du poète des *Cariatides* et des *Stalactites,* qu'il n'a jamais suivi les errements des romantiques malsains, qui se complaisaient aux descriptions purulentes; dans une pièce bien connue, Baudelaire fait une peinture macabre et truculente d'une *charogne* (c'est le titre du morceau) qu'un chaud soleil anime d'une vie épouvantable, et à laquelle le poète ose comparer sa bien-aimée; Banville, au contraire, est toujours inspiré par un triple amour : l'amour de la coupe, de la beauté, de la lyre. A nous! s'écrie-t-il,

A nous les étoffes soyeuses,
A nous tout l'azur du blason,
A nous les coupes précieuses
Où l'on sent mourir la raison!

A nous les horizons sans voiles,
A nous l'éclat bruyant du jour,
A nous les nuits pleines d'étoiles,
A nous les nuits pleines d'amour!

A nous le zéphyr dans la plaine,
A nous la brise sur les monts,
Et tout ce dont la vie est pleine,
Nous sommes rois! nous nous aimons!

On se représente Banville (disait un critique)

avec une lyre comme Apollon, couronné d'étoiles, jetant autour de lui une lueur d'astre. Il prend toutes choses en poète, avec un dédain suprême du réel, ne croyant qu'à la réalité de l'impossible, vivant dans l'azur, fuyant d'une aile légère les boues méprisées de la terre :

Vous en qui je salue une nouvelle aurore,
Vous tous qui m'aimerez,
O jeunes hommes; vous qui n'êtes pas encore,
O bataillons sacrés!
Et vous, poètes, pleins, comme moi, de tendresse,
Qui relirez mes vers
Sur l'herbe, en regardant votre jeune maîtresse
Et les feuillages verts!
Vous les lirez, enfants à chevelure blonde,
Cœurs tout extasiés,
Quand mon corps dormira sous la terre féconde
Au milieu des rosiers.
Mais moi, vêtu de pourpre, en d'éternelles fêtes
Dont je prendrai ma part,
Je boirai le nectar au séjour des poètes,
A côté de Ronsard.
Là, dans ces lieux où tout a des splendeurs divines,
Ondes, lumière, accords,
Nos yeux s'enivreront de formes féminines
Plus belles que des corps.
Et tous les deux, parmi des spectacles féeriques
Qui dureront toujours,
Nous nous raconterons nos batailles lyriques
Et nos belles amours.

Il me semble que voilà des vers chantants, harmo-

nieux, auxquels on pourrait seulement souhaiter un peu plus de netteté, de précision, et qui marquent bien les constantes aspirations de ce poète qui écrivait dans la préface des *Cariatides :* « Un immense appétit de bonheur et d'espérance est au fond des âmes. Reconquérir la joie perdue, remonter d'un pas intrépide l'escalier d'azur qui mène au ciel, telle est l'inspiration incessante de l'homme moderne, qui, de jour en jour, comprend davantage la nécessité de croire à sa propre vertu et à l'incommensurable amour de Dieu pour ses créatures. »

Ce ne serait pas trop d'une séance tout entière pour parcourir le cycle des poésies de Banville; ses premiers vers (je vous en ai lu quelques-uns) ont été écrits à dix-neuf ans : il a soixante et un ans aujourd'hui et a constamment travaillé; mais le temps nous presse; disons seulement un mot du recueil de vers qui a plus fait à lui seul pour sa réputation que tous les autres réunis. Ce livre qu'il chérit entre tous, le plus ciselé et le plus inférieur, le plus habile et le plus blâmable, où il s'est livré à une débauche de rythme qu'on a justement appelée l'acrobatisme dans l'art, ce livre s'appelle *Odes funambulesques*. Il y a là des parodies lyriques, des résurrections très heureuses des formes de Remi Belleau, Baïf ou Ronsard, des ballades, des odelettes, des rondeaux, des pièces formées de rimes d'un seul sexe ou offrant des ren-

contres de rimes diverses du même sexe; toutes dénotant une grande souplesse, une richesse d'expression merveilleuse, une habileté de main inouïe dans l'art d'amener à la fin du vers des sons presque identiques. Mais la plupart de ces pièces sont d'un mauvais goût achevé : quelques-unes sont incompréhensibles, d'autres enfin seraient plus à leur place dans les œuvres de M. Labiche, vaudevilliste quoique académicien, que dans un recueil de poésies lyriques.

Nous pouvons citer une romance burlesque qui empoisonna, dit-on, les jours de celui qui en était l'objet; Banville a raconté lui-même la genèse de cette pièce : littérairement, ces couplets sont une parodie de la romance en général, de ce genre faux et absurde où des êtres, parfaitement classés comme mammifères, font toujours semblant de croire qu'ils sont oiseaux ou fleurs, ou qu'ils pourraient — en quelque occurrence — le devenir. Au point de vue polémique, c'est autre chose. Paulin Limayrac (journaliste officieux, bien oublié aujourd'hui) attaquait violemment, dans la *Revue* de M. Buloz, les grands écrivains. Je pensai (c'est Banville qui parle) qu'en lui donnant de bonnes raisons je n'aurais pas raison de lui, qu'il fallait détourner les chiens, et j'inventai cette folle hypothèse de Limayrac changé en fleur.

Voici quelques couplets de cette bouffonnerie, qui ne manque pas d'esprit :

Si Limayrac devenait fleur,
Il boirait les pleurs de l'Aurore
Et, penché sur le sein de Flore,
Il renaîtrait à ce doux pleur.
Son faux-col serait sa corolle,
Et d'un lis aurait la blancheur ;
J'en ferais des bouquets à Rolle,
Si Limayrac devenait fleur.

Si Limayrac devenait fleur,
Ducuing pourrait, à la Chaumière,
L'attacher à sa boutonnière
Et s'en faire une croix d'honneur ;
Sur les coteaux et dans les landes,
Voltigeant comme un oiseleur,
Buloz en ferait des guirlandes,
Si Limayrac devenait fleur.

Si Limayrac devenait fleur,
Je le mettrais dedans un vase,
Et quelquefois, avec extase,
Je l'aplatirais sur mon cœur.
Séduit par son pistil attique,
Peut-être un jeune parfumeur
Nous en ferait de l'huile antique,
Si Limayrac devenait fleur.

Hélas ! Limayrac n'est pas fleur
Et ne peut d'un parfum de menthe
Enivrer un corset d'amante
Ou l'habit noir d'un enjôleur.

Quoique sa voix, flûte en démence,
Ait charmé le merle siffleur,
Jetons au feu cette romance,
Hélas! Limayrac n'est pas fleur.

Cette romance eut un succès dont rien ne peut donner une idée; en quelques jours tout Paris la sut par cœur; Banville a même raconté avec complaisance que la chose faillit tourner au tragique. Une nuit, au bal masqué de l'Opéra, Limayrac parut sur l'escalier de l'amphithéâtre; aussitôt le grand galop de Musard, qu'un dieu n'eût pas arrêté! s'arrêta un instant, dix mille paires d'yeux se fixèrent sur Limayrac, et chicards, pierrots, caciques, masques aux guenilles furieuses, débardeurs aux culottes de soie taillées à la Rubens, dix mille voix lui hurlèrent dans un terrifiant unisson:

SI LIMAYRAC DEVENAIT FLEUR!

Cela prouve que la meilleure manière de répondre est quelquefois de ne pas répondre, et que, dans certaines occasions, on peut couper avec succès non seulement la queue de son chien, mais encore les queues des chiens des autres.

Mais, pour une pièce assez réussie, combien de plaisanteries communes, combien de calembours pitoyables! Quelques citations, l'auteur parle de Thérésa.

Sous tes regards, Europe,
La Sapho de la chope,
Œil triste et front pâli,
Sort de l'oubli

Et reprend sa marotte.
On sait quelle carotte
Cet ange de l'aplomb
Eut dans le plomb.

Plus loin :

Voici l'homme au trombone,
S'il a près de sa bonne
Cet air aguerri, c'est
Qu'il guérissait.

Et encore :

Je vois, suivant sa piste,
Ce bon feuilletonniste
Qui, le lundi, venait,
Monsieur Venet.

Il est dur, mais bien jeune;
C'est d'Augier qu'il déjeune,
Et ce dragon dînait
De Gondinet.

Nous pourrions poursuivre :

Ombre de Boniface
Quoi que la bonne y fasse....

Et le reste; mais c'en est assez pour juger le déplorable emploi que ce saltimbanque de la poésie a fait d'un réel talent. Ce n'était pas la peine d'avoir tant

attaqué les lois « sottes, absurdes et mortelles » de Boileau pour arriver à construire des poésies dont le mérite est en raison directe de la difficulté. Le sergent Dumanet disait à ses conscrits : Pour faire un canon, on prend un trou et l'on met du bronze autour. Le chef d'école de Banville dit à ses disciples : Pour faire de la poésie, on prend rien du tout et l'on met des rimes autour. La théorie est la même.

D'ailleurs, les rimeurs de cette école fausse et impuissante n'ont pas tardé à tomber dans le décri, et ceux des poètes contemporains restés dévots au Parnasse ont quitté la chapelle de Banville pour faire fumer l'encens aux pieds de Leconte de Lisle.

M. Leconte de Lisle est le poète dont l'influence a été la plus considérable sur ses contemporains ; il est aussi le seul dont l'autorité soit reconnue sans conteste par les Parnassiens, qui, les portes fermées, ne se gênent pas pour dire : « Il n'y a qu'un poète contemporain, c'est Leconte de Lisle. » Pour eux, Victor Hugo n'est qu'un souverain constitutionnel; il règne, mais c'est Leconte de Lisle qui gouverne; et, pour me servir d'une comparaison plus actuelle, comme le vénéré Garibaldi aux banquets socialistes, Victor Hugo, au banquet poétique, n'est qu'un président honoraire; le président effectif est, pour les uns, le citoyen Trois-Étoiles, pour les Parnassiens, Le-

conte de Lisle. Celui-ci, dès ses premiers recueils, les *Poèmes antiques* et les *Poèmes barbares*, excita l'admiration de la jeunesse lettrée. Sa force — comme l'a fort bien remarqué M. Zola, qui est un romancier discutable, mais un critique littéraire de grande valeur — sa force venait de ce qu'il avait trouvé une attitude. Après les échevellements du romantisme, après la frénésie du lyrisme à outrance, il arrivait en proclamant la beauté supérieure de l'immobilité. Être impassible, ne pas se laisser entamer par la passion, rester à l'état correct et pur d'un marbre devint, d'après lui, le suprême idéal. Il professa qu'une expression quelconque du visage, joie ou douleur, en déforme les lignes d'une façon hideuse. — Vous le voyez, c'est absolument la théorie exposée au mandarin à bouton de cristal, notre ami Si-Tien-Li. — Dès lors, il rompit avec le moyen âge, qu'il avait d'abord chanté, il se réfugia surtout en Grèce et dans l'Inde. Ce fut une haine encore plus grande du monde moderne. Victor Hugo souvent daigne rester parmi nous, prendre sur ses genoux des petits enfants, décrire un coin de Paris M. Leconte de Lisle se croirait déshonoré s'il s'intéressait à de pareilles actualités. Il vit avec Homère, qu'il a traduit en rétablissant les noms grecs dans leur orthographe ; il est biblique, il connaît à fond les dieux indiens, il se complaît dans les coins les plus

être un peu trop de sévérité dans un article remarquable auquel nous ferons plusieurs emprunts. Chaque strophe, sculptée avec un soin merveilleux, saisit d'abord l'imagination par la rigidité et la grandeur des lignes, par le coloris du style; mais bientôt l'idée devient obscure, la narration s'embarrasse, le fil se perd, le sens général échappe, ou bien ce qu'on voit, c'est une inspiration fausse, malsaine et blasphématoire jusqu'à l'extravagance, qui ose bien nous présenter Kaïn comme le vengeur de la raison et de la dignité humaine, victime de Jéhovah. — L'inspiration personnelle de M. Leconte de Lisle, dit L. Veuillot, consiste à employer dans le grandiose et le lugubre certains effets que Musset réservait pour Mardoche et la ballade à la Lune. Il a des enjambements, des bris de césures, des jonctions et des disjonctions qui feraient hurler Viennet dans son tombeau. Il commet d'ailleurs ces excès avec conscience et gravité, sans vouloir aucunement rire. Il a la marche rectorale; c'est en recteur, par principe, qu'il choppe et qu'il jette des pierres dans les vitres.

Ce n'est pas d'ailleurs que M. Leconte de Lisle soit simplement ce que l'on appelle un rimeur; sa langue n'est point ce veule et plat bavardage du maniaque qui tricote des rimes sans autre but apparent que de mêler ensemble des substantifs

et des adjectifs également décolorés. Ses mots ne manquent point d'arête, et surtout de couleur, et sa couleur, quoique fausse, a un premier aspect très vif, et parfois éblouissant. — Mais tout ce talent mal employé laisse le lecteur absolument froid; pourtant, voici des vers bien faits, sonores, souples, flamboyants, niellés comme le meilleur acier de Damas et capables de fendre des rochers..., ils n'entrent pas dans le cœur. Millevoye a mieux réussi avec son pauvre fer-blanc.

Le Musée du Louvre possède une célèbre mêlée de Salvator Rosa. Dans un site sauvage, au milieu des rocs et des ruines, quelques centaines de furieux se portent de terribles coups. La rage est sans pareille, on se perce, on se renverse, on s'étrangle, on s'écrase... et personne n'a une égratignure ni une goutte de sang.

Voilà justement l'effet des poèmes de M. Leconte de Lisle : un simulacre enragé d'efforts et de douleurs; point de blessure, ni sang ni larmes; chocs de nuées sans pluies ni tonnerres. — Écoutons un instant ces rauques et stériles tapages.

Dans la description de la tempête qui annonce le déluge, les nuées « émergeant de la cuve ardente de la mer », tantôt pendent dans l'air comme des blocs d'airain, tantôt, hurlantes, s'écroulent, tandis que

Vers le couchant rayé d'écarlate, un œil louche
Et rouge s'enfonçait dans les écumes d'or.

Le Soleil (c'est lui), un œil louche et rouge! Passe encore pour rouge, mais pourquoi louche? C'était bien la peine de faire une révolution contre ceux qui appellent le Soleil « ce flambeau radieux » ou « l'astre qui nous éclaire ».

Plus loin nous trouvons le sable aux dunes noires,

Plein du cri des chacals et des *renâclements*
De l'onagre...

et, à la strophe suivante,

Chargées...
D'un livide brouillard chaud de fauves odeurs
Que répandent les ours et les lions grondeurs,
Ainsi que font les mers par les vents outragées,
On entendait *râler* de vagues profondeurs.

ASPECT DE LA VILLE D'HENOKHIA.

Thogorma, dans ses yeux, vit monter des murailles
De fer, où s'enroulaient des spirales de tours,
Et des palais cerclés d'airain sur des blocs lourds;
Ruche énorme, géhenne aux profondes entrailles
Où s'engouffraient les Forts, pères des anciens jours (?)

HOMMES.

Ils s'en venaient...
Plus massifs que le cèdre et plus hauts que le pin,
Suants, échevelés, soufflant leur rude haleine
Avec leur bouche épaisse et rousse, et *pleins de faim*.

FEMMES.

Elles allaient, dardant leurs prunelles superbes.
Les seins droits, le col haut, dans la sérénité
Terrible de la force et de la liberté,
Et posant tour à tour dans la ronce et les herbes
Leurs pieds fermes et blancs avec tranquillité.

VIEILLARDS.

Spectres de qui la barbe, inondant *leurs* poitrines,
De son écume errante argentait *leurs* bras roux,
Immobiles, de lourds colliers de cuivre aux cous,
Et qui, d'en haut, dardaient, *l'orgueil plein leurs narines*,
Sur leur race des yeux profonds comme des trous.

Il y a aussi un cavalier, un Kheroub, qui accourt vers la ville maudite sur un furieux étalon : comme les géants sont *pleins* de faim, comme les vieillards d'Henokhia ont de l'orgueil *plein* les narines, comme les sables noirs sont *pleins* du cri des chacals, le Kheroub est *plein* de clameurs funèbres, et

Sa chevelure blême, en lanières épaisses,
Crépitait au travers de l'ombre, horriblement.

Nous pouvons en rester là, c'est toujours la même chose. Les ingrédients poétiques de M. Leconte de Lisle ne sont pas plus variés que sa pensée. Du fer, de l'or, de l'airain ; du jaune, de l'indigo, de l'écarlate ; des clapotements, des renâclements, des râlements, et

des cheveux qui crépitent dans l'ombre horriblement, il ne sort guère de ces musiques.

Cette poésie confuse, sans amour et sans foi, où la forme plastique a tout envahi, sans laisser la plus petite place à un sentiment véritable, humain, cette poésie peut éveiller un instant la curiosité, mais elle ne présente à l'imagination que ténèbres, et à l'esprit que lassitude (Godefroid).

J'en dirai presque autant de M. Catulle Mendès. Celui-ci est un de ces auteurs qui passent leur vie à donner de belles espérances, et qui en restent là; dans leur premier volume, il y a du talent, des inexpériences aussi; l'œuvre qu'ils donnent ensuite se répète, les fautes n'ont pas disparu, le talent n'a pas augmenté; bref, ils écrivent, leur vie durant, sans dépasser leurs débuts, sans tenir rien de ce qu'ils promettaient; pour se consoler, ils se frappent le front en répétant le mot d'André Chénier. L'auteur du *Monde où l'on s'ennuie*, dans une satire assez méchante, a tracé un portrait piquant de ces... *Ratés*, comme on les appelle aujourd'hui; il fait dire à l'un d'eux :

Tout puissant en discours, très fort en théorie,
A tous les coins de l'art promenant mon génie,
J'ai tout vu, fouillé tout, hélas! et me voilà;
Quel dommage pourtant!... *Quel pétard j'avais là!*

C'est vers 1860 que M. Catulle Mendès, — qui a pu

servir de modèle à Pailleron, — arriva de Bordeaux avec une activité toute méridionale, un besoin de fonder des revues mort-nées, de pousser ses camarades... ; bref, il réunit chez lui, comme autrefois Mlle Ozy, tout ce que la province envoyait de rimeurs à Paris ; lui-même a fait une multitude de vers ; il est à ce jeu d'une habileté prodigieuse, et il a poussé la science du rythme à une perfection incroyable ; jamais, à aucune époque, on n'a rimé d'une façon plus splendide, et, comme facture, plusieurs pièces sont irréprochables.

Doué d'une merveilleuse souplesse d'assimilation, il a plié son style à l'imitation de tous les succès littéraires, et a fait tour à tour du Victor Hugo, du Leconte de Lisle et du Baudelaire, que ces trois maîtres auraient pu signer. M. Catulle Mendès a méconnu sa vocation : il était manifestement né pour être fonctionnaire ; au lieu de faire fumer l'encens aux pieds de tous les dieux du Parnasse, il aurait dû incliner son échine complaisante devant tous ces ministères qui vivent ce que vivent les roses, et servir vingt gouvernements avec un zèle égal et des appointements divers.

Ce n'est pas d'ailleurs qu'il faille blâmer systématiquement toute imitation ; un talent qui n'est pas encore formé ne peut échapper à l'obsession des souvenirs. Dans son *Essai sur Tite-Live*, Taine a très bien

exposé que, si inventeur que soit un esprit, il n'invente guère; ses idées sont celles de son temps, et ce que son génie original y change ou y ajoute est peu de chose. La réflexion solitaire, dit-il, est faible contre cette multitude d'idées qui, de tous côtés, à toute heure, par les lectures, les conversations, viennent l'assiéger; tels que des flots dans un grand fleuve, nous avons chacun un petit mouvement, et nous faisons un peu de bruit dans le large courant qui nous emporte; mais nous allons avec les autres, et nous n'avançons que poussés par eux.

Aussi, je le répète, j'excuse, j'admets la trace des influences ambiantes; mais, ici, nous avons affaire à un cas tout différent : chez M. Mendès, le pastiche est cherché, voulu, avéré; le samedi, il fera du Musset, et du Victor Hugo le dimanche. Il n'y a, je crois, qu'un seul exemple, avant lui, de cette périlleuse faculté d'assimilation : c'est celui de George Sand, qui, suivant l'amitié du moment, était révolutionnaire avec Michel de Bourges, humanitaire avec Pierre Leroux, mélomane avec Chopin, si bien qu'on a pu dire d'elle, d'après Buffon : « Chez madame George Sand, le style c'est l'homme. » J'ai dit tout à l'heure que cette faculté d'assimilation était dangereuse; en effet, l'originalité a toujours manqué à M. Mendès, qui n'a jamais su trouver un accent personnel, précisément à cause de son grand talent de versificateur.

C'est un pianiste qui connaît à fond le doigté du clavier poétique et sait exécuter sur les thèmes d'autrui d'étincelantes variations; mais sa propre musique ne vaut rien.

Au contraire, M. Armand Silvestre, qui se rattache au groupe des Parnassiens par la forme irréprochable de son vers, a su se faire dans l'école une place à part. La plupart de ses poésies peuvent se ramener à deux types bien tranchés : les unes sont étranges et nuageuses, les autres précieuses et mièvres; toutes d'assez mauvais goût. Dans les vers de sa première manière, on trouve réunis tous les défauts de son école, la splendeur aveuglante et factice des images, des épithètes, le raffinement et l'amour exclusif de la forme pure. Pour lui, comme pour Banville, la rime est plus qu'utile, elle est nécessaire, et, comme la nécessité, elle fait loi. Ce ne sont, en ses vers, que ruissellements d'astres d'or, valses folles de constellations, embrasements de cœurs et d'étoiles. Avant Silvestre, Banville, dans un portrait de Vénus, — que dis-je! — de *Kithérê* en colère, avait fait preuve d'une astronomie très particulière. Ses pieds, dit-il,

Ses pieds, où les oiseaux naguère se posaient,
Du palais magnifique ébranlaient les pilastres,
Et, dans les noirs jardins du ciel, ses mains brisaient
Sur leurs tiges d'azur les calices des astres.

C'était déjà curieux comme uranographie. M. Silvestre nous offre mieux : il fait sans crainte danser les comètes au chant du rossignol. Comme c'est nature ! — Il donne à la femme qu'il aime une ceinture d'étoiles. Il nous montre l'Aurore se promenant dans le verger des constellations, les cueillant une à une, non sans se piquer les doigts, les mettant dans sa robe; enfin des choses inouïes; je me demande pourquoi il a reculé devant l'idée de les lui faire manger, pendant qu'il y était... ? Et tout cela dans des vers d'une limpidité dont vous allez être juges :

Déjà le dernier astre a lui ;
Sa main partout s'étant posée,
Un peu de mon sang avec lui
Reste aux doigts de l'aube rosée.

La dernière goutte de sang
Que me laissaient les maux sans trêve,
Une main l'a prise en passant
Au verger profond de mes rêves.

Les auteurs du *Parnassiculet contemporain* ont fait une parodie de cette poésie nébuleuse, et ont représenté M. Silvestre qui,

Pour prévenir de grands désastres,
Aux dents d'un ivoire inouï
Peigne les longs cheveux des astres;
Errant, la brise au front, dans l'azur écrouï;
Armand Silvestre, au sein des ombres,
Prend les comètes, ces décombres

Des soleils fracassés; il lisse leur toison;
Et le doigt immortel qui saigne,
Étonné, trouvait à foison
Des étoiles encor prises aux dents du peigne.

Toutes les poésies de la première manière de Silvestre ne sont pas aussi hétéroclites, et le recueil des *Ailes d'or* renferme quelques pièces d'une pureté parfaite, celle-ci, par exemple :

Sous le fouet sanglant des âpres destinées,
Du terrestre chemin j'ai franchi la moitié,
Et j'atteins le sommet des viriles années
Que du temps à nos jours mesure la pitié.

J'ai monté jusqu'ici, je vais bientôt descendre,
Traînant des jours vécus le néant et le bruit,
A l'éternel bûcher portant mon lot de cendre
Et ma part d'âme errante aux souffles de la nuit.

De mon double horizon le voile à mes yeux tombe,
Enveloppant mon sort d'un regard triste et sûr;
Déjà loin du berceau, déjà près de la tombe,
J'en mesure la route égale dans l'azur.

Mais, avant d'affronter le sentier qui s'incline
Vers l'ombre où tout s'efface et qui n'a plus de fleurs,
Je veux compter encor, debout sur la colline,
Du voyage passé les biens et les douleurs;

Attarder mon esprit au vol des derniers rêves,
Guetter, dans l'air, l'écho furtif des chères voix,
Regarder du ciel d'or tomber les heures brèves
Et pleurer, un instant, les larmes d'autrefois!

Le sentiment qui a dicté ces vers est élevé, et la

[illegible]

[illegible] le groupe des [illegible] A. Silvestre a été le [illegible] avec les [illegible] chaque semaine par le [illegible] et sur lesquels une [illegible] nous donne [illegible] prétentions raffinés [illegible] tout du nom [illegible] forme est [illegible] la doctrine [illegible] toute contin- [illegible] se rangent en [illegible] Une [illegible] à verser [illegible] auraient [illegible] si leurs ma- [illegible] une délica- [illegible] Mais ils [illegible] mutuelle; [illegible] forme. [illegible] prétend [illegible] couper [illegible] troupeau

ciosité mièvre, dont nous allons donner quelques exemples, et finit par *se lâcher*, en prose, dans des nouvelles de haute graisse, qu'il appelle *les Farces de mon ami Jacques*, et dans des récits de corps de garde qu'il intitule *les Malheurs du commandant Laripète*. Vous pensez bien qu'il m'est impossible de vous donner des échantillons de cette troisième manière; je me contenterai de vous citer quelques vers de la seconde phase, la phase des mignardises affectées :

Blanche sous sa robe blanche,
Blonde entre les blonds épis;
L'œil bleu comme la pervenche,
Le front pur comme les lis...
— Pourquoi mon âme est rêveuse,
Me demandez-vous encor :
— Elle a glané, la glaneuse,
Mon cœur dans sa gerbe d'or!

Pieds nus sur la grève nue,
Pure auprès du pur ruisseau,
Des jardins d'amour venue,
Comme les zéphirs sur l'eau...
— Pourquoi mon âme est rêveuse,
Me demandez-vous encor :
— Elle a pêché, la pêcheuse,
Mon cœur dans son filet d'or!

Rose dès l'aube rosée,
Fleur à sa fenêtre en fleur,
Hirondelle au toit posée,
Cigale au foyer conteur...

— Pourquoi mon âme est rêveuse,
Me demandez-vous encor :
— Elle a filé, la fileuse,
Mon cœur dans sa trame d'or !

Arrivé à ce degré de raffinement, le groupe des Parnassiens prétentieux, dont A. Silvestre a été le chef, n'est pas sans quelque ressemblance avec les *Esthéticiens* anglais, raillés chaque semaine par le *Punch* avec une verve amusante, et sur lesquels une chronique du *Courrier des États-Unis* nous donne de curieux détails : Ce groupe de prétendus raffinés en littérature et en art se pare avant tout du nom de *Formistes*. Pour les esthéticiens, la forme est tout; ils professent dans toute sa rigueur la doctrine de l'art pur; ils le veulent dégagé de toute contingence, savant, curieux, archaïque, et se rangent en poésie sous la bannière de l'obscur Swinburne. Une fois sur cette pente, on est facilement enclin à verser dans le ridicule. Les esthéticiens, pourtant, auraient vécu en paix dans l'ivresse de leurs rêves, si leurs manières prétentieuses, si leurs habitudes d'une délicatesse affectée n'avaient pas tant prêté à rire. Mais ils se sont constitués en société d'admiration mutuelle; ils ont adopté un jargon, presque un uniforme. Autour d'un poète pâle et aux longs cheveux, qui prétend déjeuner de l'odeur d'une tubéreuse et souper du parfum d'une rose, s'extasie et se pâme un troupeau

de jeunes misses aux cheveux courts, frisés sur le front, et vêtues de robes à la grecque.... Dans ce monde-là, on ne parle que par superlatifs; tout est « insupportablement exquis » ou « par trop adorable »; la moindre vulgarité est « distinctly precious » ou « quite too too ». On croit entendre le jargon des précieuses. Quelquefois, dans un intérieur tout meublé de bibelots, les esthéticiens et les esthéticiennes, dont la passion pour les fleurs va jusqu'à la folie, se réunissent sérieusement pour respirer un lis mourant dans une coupe d'un travail précieux.

Les esthéticiens français n'ont pas d'uniforme, et se contentent d'être parfois un peu ridicules en vers; mais, comme celles de leurs confrères d'outre-Manche, leurs poésies maniérées plaisent surtout aux dames.

Axiome : Quand un artiste plaît exclusivement aux femmes, dites hardiment que ses œuvres sont mauvaises.

En effet, voyez quels sont les peintres préférés des femmes : Bouguereau, Landelle, pis encore, tous ces souffleurs de baudruche rose qui encombrent les murs du Salon. Leur pianiste de choix, c'est Planté, cet *Esthéticien* du clavier, qui fignole tous ses traits, émascule toute vigueur, et se prolonge en trilles extatiques. Le philosophe dont elles assiègent le cours, vous le connaissez tous, c'est le beau Bellac; correct, main blanche, œil noyé... ; enfin, l'auteur qu'elles

lisent presque seules, c'est cet académicien douceâtre, ce Musset des familles, père de Sibylle, de Bellah et de tant d'autres jolies marionnettes en verre filé. Jamais les femmes ne goûteront la peinture de Bonnat, le jeu de Rubinstein, le style de J. de Maistre; elles iront tout droit au gentil, au raffiné, aux vers de Silvestre, et nous pouvons en inférer que les vers de Silvestre ne sont pas vraiment bons.

Les quatre auteurs dont nous venons d'esquisser le système poétique peuvent être considérés comme les chefs des quatre écoles qui se partagent les Parnassiens, et chacun d'eux a formé des disciples qui, pour la plupart, n'ont fait qu'imiter, en les exagérant, les défauts de leurs maîtres. Il nous reste maintenant à parler de quelques auteurs qui méritent une mention spéciale par l'indépendance qu'ils ont montrée ou par l'exagération du mauvais goût dont ils ont fait preuve. Au nombre des premiers nous pouvons compter un jeune écrivain qui a toujours marché à l'écart, sans vouloir s'inféoder aux quatre écoles en faveur.

M. Jean Aicard, c'est son nom, est Méridional, comme les héros du jour, comme Alphonse Daudet, comme Zola, comme... Roumestan; — comme eux, il a l'oreille du public, et, bien qu'âgé de trente ans seulement, il a su intéresser de nombreux lecteurs en chantant dans ses vers convaincus Toulon, et Nice,

et Marseille, et les Arlésiennes jolies, et la cueillette des olives, et la cigale stridente, et l'odorante bouillabaisse, et tous les mille détails de cette vie provençale tapageuse, ardente, affairée comme la mouche du coche, tout en dehors, et dont il me semble que les peintures se multiplient avec trop de rapidité depuis quelques années.

Un de ses meilleurs poèmes, inséré dans le *Parnasse contemporain,* est intitulé : *les Glaneuses de la Camargue.* En voici quelques vers :

Voyez dans l'île, au loin, ces blés jaunes, mouvants,
Comme un lac d'or fondu sous la chaleur des vents;
Chaque onde en est d'une autre incessamment suivie
Et la lourde moisson chante un hymne à la vie.

Ce spectacle est divin; mais l'homme fuit ce sol corrompu sur lequel la fièvre règne; aussi la campagne est solitaire et désolée.

.....Jusqu'à l'horizon
On ne découvre pas une seule maison,
A peine une humble hutte où le laboureur couche
Lorsque, en hiver, il vient dans la lande farouche.

Pourtant, les blés sont mûrs, et voici venir les moissonneurs,

...Mais pâles, sans joie et sans jeux amoureux,
Car ils sentent venir la fièvre derrière eux.

La besogne terminée, ils quittent à la hâte cette île maudite; mais, à leur suite, les pauvres glaneuses, troupe affamée, s'avancent péniblement, bravant les exhalaisons mortelles de la Camargue, qui dort son lourd sommeil :

Le soleil, à travers le chaume, de la terre
Qui se dessèche tire un miasme délétère.
Les pauvresses s'en vont, pas à pas, front courbé,
Cassant l'épi debout, glanant l'épi tombé.
Là point de hâte, il faut d'une marche attentive
Distinguer une glane, hélas! souvent chétive,
Dans le chaume qui semble à leurs fiévreux regards
Fait de mille rayons plantés comme des dards.
Ainsi de tous côtés le jour aigu les blesse.

Pendant que, la sueur au front, les pieds ensanglantés, les pauvres femmes poursuivent leur dur labeur, la fièvre, invisible et présente, la fièvre est là qui les guette :

Or, chacune songeant à son prochain retour
Vers la cabane où pleure un enfant tout le jour,
A chaque épi nouveau que sa voisine envie,
Chacune, en se penchant, croit ramasser la vie.
Hélas! elle se penche aussi du même effort,
Vers l'invisible fleur d'où s'exhale la mort.

Parfois, une glaneuse, blême, tremblante, s'affaisse comme un ramier que le plomb a touché; c'est fini :

Un bouvier creuse un trou juste assez grand pour elle,
Et, le trou recouvert, chacune y jette après
Quelques fleurs, pâles fleurs fièvreuses des marais;
Ensuite, reprenant toutes, jeunes ou vieilles,
Leurs tabliers gonflés d'épis ou leurs corbeilles,
Les glaneuses, les yeux dilatés dans la nuit,
Repartent, croyant voir la morte qui les suit.

J'ai tenu, Messieurs, à vous citer quelques passages du poème de M. Aicard, bien que sa réputation ne dépasse pas encore les limites du salon de Mme Adam; mais le talent, très réel, de l'auteur de *Miette et Noré* s'élève de jour en jour; il se détache peu à peu de cette école factice et fausse des Parnassiens, et enfin, quand, au milieu de ces jongleurs forcenés de rimes exotiques, il se rencontre un homme qui parle des choses humaines avec simplicité, on prend plaisir à le saluer au passage, — bien qu'il soit Provençal.

Nous ne dirons rien d'un autre poète, aimé du public, comme Aicard, et dont une pièce figure dans le *Parnasse contemporain :* M. Sully-Prudhomme; non certes que notre critique soit intimidée par les palmes vertes qui décorent l'habit nouvellement endossé par l'auteur du *Vase brisé;* elle ne recule pas devant l'estramaçon académique, et la garde qui veille aux portes de l'Institut n'en défend pas les immortels; mais, pas plus que Joseph Autran,

Mme Ackermann et quelques autres, M. Sully-Prudhomme n'appartient, de près ou de loin, au groupe des Parnassiens, et ses œuvres n'ont pu s'introduire dans le recueil de Lemerre que par surprise, comme Roméo chez le vieux Capulet.

En revanche, Messieurs, voici un véritable Parnassien, M. Stéphane Mallarmé. Celui-ci est un convaincu, auquel les théories de Théodore de Banville ont complètement tourné la tête, et qui, pour avoir appliqué dans toute leur rigueur les principes formulés dans le petit *Traité de poésie* dont je vous ai dit quelques mots, a produit des vers totalement incompréhensibles. Tout en prêchant le culte exclusif de la forme et la prédominance de l'harmonie rythmique sur la justesse de l'expression, l'auteur des *Stalactites* ne laissait pas de composer parfois des vers, des strophes, des pièces entières d'une inspiration facile et charmante, en contradiction formelle avec le système préconisé. Chez M. Mallarmé, pas de ces faiblesses; il n'admet pas ces accommodements blâmables avec la rime, et il considère le vers comme une juxtaposition de mots musicaux; s'ils ont une signification quelconque, tant mieux; tant pis s'ils sont inintelligibles. Épris de ce système, vous pouvez vous figurer l'extravagance qu'ont atteinte quelques-uns de ses sonnets, poèmes, etc.; cet intransigeant de la poésie parnassienne, de son métier professeur d'an-

glais dans un grand lycée de Paris, consacre la plus grande partie de son traitement à faire imprimer les saugrenuités ténébreuses qu'il commet en prose ou en vers, et qui dépassent tout ce que l'on avait vu avant lui. A côté de Mallarmé, Hugo devient limpide, encore qu'il soit père d'un grand nombre de strophes telles que celles-ci :

Il boit, hors de l'inabordable,
De l'infini, du sidéral,
Les délices du formidable,
L'âpre ivresse de l'idéal.

Houssaye semble moins obscur, qui chantait :

J'ai, dans ma jeunesse irisée,
Vécu comme un aérien,
Poursuivant ma blanche épousée
Au contour *euphranorien.*

Cette strophe, qui prépare des tortures aux Saumaises de l'avenir, désireux d'y trouver des indications biographiques sur son auteur, est dépassée par les élucubrations ruisselantes d'inouïsme de Stéphane Mallarmé. Jugez-en par ces quelques vers tirés d'*Hérodiade,* étude antique, assure l'auteur :

LA NOURRICE.

Tu vis, ou vois-je ici l'ombre d'une princesse ?
A mes lèvres tes mains et tes bagues, et cesse
De marcher dans un âge ignoré.

HÉRODIADE.

Reculez,
Le blond torrent de mes cheveux immaculés,
Quand il baigne mon corps solitaire, le glace
D'horreur, et mes cheveux, que la lumière enlace,
Sont immortels; ô femme! un baiser me tuerait,
Si la beauté n'était la mort. — Par quel attrait
Menée, et quel matin oublié des prophètes
Verse sur les lointains mourants ses tristes fêtes ?
Le sais-je ? Tu m'as vue, ô nourrice d'hiver,
Sous la lourde prison de pierres et de fer,
Où de mes vieux lions traînent les siècles fauves,
Entrer, et je marchais fatale, les mains sauves
.....
Viens, et ma chevelure imitant les manières
Trop farouches qui font votre peur des crinières,
Aide-moi, puisqu'ainsi tu ne peux plus me voir,
A me peigner noncha — lamment dans un miroir (1).

C'est assez parler, je pense, de M. Stéphane Mallarmé, et les quelques vers que vous venez d'entendre suffiront amplement à vous donner une idée de ce rimeur biscornu.

Quant à M. Louis Ménard et aux autres Parnassiens qui, à la suite de Banville et Leconte de Lisle, se vouent aux poésies grecques, et dont l'originalité con-

---

(1) M. Georges Lafenestre nous offre un exemple de césure analogue dans ses *Idylles et Chansons*.

Pas un arbre dans l'in-terminable poussière
D'où s'étende un lambeau d'ombre.

siste surtout à nommer Minerve'Αθήνη, Pluton'Ἅδης et Junon'Ηρα, nous pouvons les laisser de côté; au lieu de nous condamner à entendre d'ennuyeux fragments de leurs œuvres, je préfère vous lire deux *Madrigaux sur le mode thébain* qui sont une parodie assez exacte de leur manière.

I

Aimable et farouche hétaïre,
Je chanterai, sur ma syrinx
En bois jaune, le froid délire
Que me versent tes yeux de sphinx.

Tu caches le cœur noir d'un lynx
Dans ton corps de souple porphyre,
Et sur ta sandale on peut lire
Zeuxis, cher à Kithéré, pinx...

II

Sur ta peau, soyeux papyros,
Les trois Grâces, les sœurs Kharites,
En lettres grecques sont écrites
Par le doigt fin du jeune Éros.

Plus douce que le nénuphar,
Dans l'eau claire, une aurore blanche
Baise ton pied rose et ta hanche
Ivoirine, ὦ Ζύλμα Βοῦφαρ!

L'heure nous presse, Messieurs, et un grand nombre de Parnassiens sont encore là, attendant leur tour; les uns ont de la facilité, les autres de l'énergie, les artisans industrieux se comptent par

centaines, mais pour des tempéraments originaux, vous n'en trouverez guère. Aussi bien cette revue incomplète est déjà trop longue, et je dois encore vous parler de la moralité des Parnassiens.

Il m'eût été facile de faire dans leurs œuvres un choix de pièces... accentuées et de vous dire : Jugez vous-mêmes. J'ai pensé que vous me sauriez gré de ne pas le faire et de vous citer sur ce point délicat un vigoureux jugement de l'auteur des *Libres Penseurs*, qui marque bien la corrélation existant entre le sens moral et le sens littéraire.

Le sens moral, dit-il, est absent; rien de plus, rien de moins, et l'on peut croire qu'il n'est pas réclamé; mais, quand le sens moral manque à ce degré, le sens littéraire n'est pas sûr et n'en a pas pour longtemps. Aussi cette jeune poésie est vieille et décrépite, comme le vice qui l'inspire. On connaît ses couleurs, ses ficelles, ses effets ; dans l'ordre de sentiments, disons mieux, de sensations misérables, dans lequel elle barbote, il n'y a plus de recoin qui puisse intéresser même cette pente vulgaire de l'esprit qu'on appelle la curiosité. Les surprises de la forme sont au niveau des raretés du fond. Ces écoliers brisent le vers, avalent la césure, plaquent la couleur, aventurent le mot, donnent la rime, font briller l'antithèse juste à la place où toutes ces choses-là sont attendues Hélas! n'espérez pas qu'ils oublient rien.

Qui changera ce détestable courant? Ce n'est point la critique : endormie, ou lâche, ou incapable, elle a d'ailleurs trop de méfaits sur la conscience pour réparer un mal qui vient d'elle en grande partie. — Ce n'est point le public; le lecteur français ne veut plus être respecté : il est avili ou indifférent. — Ce n'est point l'éducation; l'état présent de la littérature ne peut s'expliquer que par la complicité d'un mauvais enseignement. Le mal ne sera vaincu que par un poète.

Lorsque le don de la poésie tombera dans une âme vigoureuse et saine, alors on verra d'abord refleurir la satire. Il nous faut un Boileau, un homme qui sache faire marcher d'accord la raison et la rime, — qui mette dans ses vers des idées non seulement intelligibles et justes, mais honnêtes, — qui ait de l'esprit et du cœur, — qui ne se soucie pas de tondre le pré Montyon, mais qui fasse rondement la guerre. A grands coups de fouet, il déblayera le terrain, il réveillera l'esprit français; ses alexandrins s'enrouleront comme une courroie au cou de la sottise et l'étrangleront. J'espère ce poète, je crois qu'il viendra; il ne sera pourtant qu'un précurseur.

A côté de lui, il s'en élèvera un autre, plus grand que lui, un poète qui ne chantera ni sa dame, ni la dame d'autrui, ni les dames de tout le monde; qui n'offensera pas nos yeux du spectacle ennuyeux

de ses plaies ou du spectacle répugnant de ses plaisirs; — en dehors de ces vulgarités infâmes, il trouvera la poésie qui convient à notre temps, parce qu'elle prendra son noble vol à rebours de l'esprit du temps. Ah! qu'il paraisse, ce poète, qu'il jette ses vers sur la place publique, et qu'il ne s'inquiète pas de faire une préface ou de se ménager des prôneurs.

Paris. — Imp. Gauthier-Villars, 55, quai des Grands-Augustins.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 00507 5828